

Lieutenant-colonel Georges Masselot

Robert Saucourt

Présent, n° 8645 du jeudi 7 juillet 2016

Robert Saucourt *Lieutenant-colonel Georges Masselot*

Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'existait pas à ce jour de biographie du lieutenant-colonel Masselot (1911-2002). Peut-être parce que la personnalité – la forte personnalité – de ce soldat, de ce para, de ce légionnaire rugueux et atypique, semblait difficile à cerner.

Cette « anomalie » est désormais corrigée par l'ouvrage très documenté de Robert Saucourt, président de l'Association pour la Mémoire de l'Empire français, association dont Masselot fut le président d'honneur jusqu'à sa mort.

Robert Saucourt dit que son livre aurait pu s'intituler *La Ligne droite*, car c'est ainsi que Masselot définissait sa carrière militaire. Pour rédiger sa biographie, Saucourt a bénéficié des confidences de l'épouse de Masselot, la légendaire Guite, et des documents que lui ont confiés les membres de la famille Masselot. A quoi s'ajoutent les longs entretiens que l'auteur eut avec Masselot lui-même.

Comme Salan, dont il était le cadet, Masselot fut de tous les combats: la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine, l'Algérie (la terre natale de ses ancêtres, son grand-père, Georges Masselot, dit « Le Marin », avait créé dans les années 1850 le port de Bougie). Cette Algérie française à qui il donna son fils, Philippe, mort en opération à ses côtés. Dans la tradition des paras et de la Légion: honneur et fidélité.

Alain Sanders

Reconquête, n° 330, août-septembre 2016

Ce livre que j'ai dévoré d'une seule traite a suscité en moi du remords. Voici pourquoi: j'ai bien connu dans les années 1990 l'admirable colonel Masselot, un des plus grands parmi les grands des officiers de la Légion étrangère et du 18e RCP. Il était alors à Pau une des figures historiques du Front National, entouré de respect bien au-delà du parti.

Il ne me ménagea pas son amitié. Je me souviens de nos rencontres chaleureuses dans sa maison de Gan. Le colonel assista aux réunions qu'il m'advint d'animer dans cette région et surtout, à deux reprises, alors que j'avais organisé des journées de formation à Gèdre, dans les Pyrénées, pour des jeunes militants, il nous fit la joie de nous y rejoindre. Georges Masselot avait hélas un défaut, comme la plupart des quelques héros que j'ai connus: il était peu disert sur lui-même, écoutant plus que parlant dans le plus strict respect du programme des cours.

Car je ne savais pas le quart de ce que narre sobrement mais parfaitement Robert Saucourt: la vie d'un officier pied-noir, possédé du génie de la guerre, au long des

trois conflits (Guerre mondiale – Indochine – Algérie), doté aussi d'un grand courage de réplique à certains chefs pas toujours à la hauteur de leur mission.

Cela lui valut un avancement... plutôt retardé. Mais Georges Masselot, par trois fois blessé, maintes fois en première ligne en des combats meurtriers ou fermant, le dernier, les replis les plus risqués, était adulé de ses soldats : « le plus humain des chefs que nous avons admirés », me disaient des anciens du 18e RCP. Le colonel Masselot méritait ce beau travail de Robert Saucourt.

Bernard Antony

Mémoires d'Empire, n° 65, octobre-novembre-décembre 2016

Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'existait pas à ce jour de biographie du lieutenant-colonel Georges Masselot (1911-2002). Peut-être parce que la personnalité – la forte personnalité – de ce soldat, de ce para, de ce légionnaire rugueux et atypique, semblait difficile à cerner.

Cette « anomalie » est désormais corrigée par l'ouvrage très documenté de Robert Saucourt, président de l'Association pour la Mémoire de l'Empire français, association dont Masselot fut le président d'honneur jusqu'à sa mort.

Robert Saucourt dit que son livre aurait pu s'intituler *La ligne droite*, car c'est ainsi que Masselot définissait sa carrière militaire. Pour rédiger sa biographie, Robert Saucourt a bénéficié des confidences de l'épouse de Georges Masselot, la légendaire Guite, et des documents que lui ont confiés les membres de la famille Masse-lot. À quoi s'ajoutent les longs entretiens que l'auteur eut avec Masselot lui-même.

Comme Salan, dont il était le cadet, Masselot fut de tous les combats : la seconde guerre mondiale, l'Indochine, l'Algérie (la terre natale de ses ancêtres, son grand-père Louis Jules Masselot, dit « Le Marin » avait créé dans les années 1850 le port de Bougie). Cette Algérie française à qui il donna son fils, Philippe, mort en opération à ses côtés. Dans la tradition des paras et de la Légion : honneur et fidélité.

Aux Echos d'Alger, n° 134, septembre 2016

Lieutenant-colonel Georges Masselot – Honneur à la Légion et aux Paras – Fidélité à l'Algérie Française, de Robert Saucourt, collection Xénophon. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'existait pas à ce jour, d'ouvrages racontant la vie – et quelle vie ! – du lieutenant-colonel Georges Masselot (1911-2002). Cette anomalie est aujourd'hui corrigée par l'auteur, président de l'Association pour la Mémoire de l'Empire Français (dont Masselot fut président d'honneur jusqu'à son décès).

En parlant de *MASSELOT*, on a envie de dire : « *Quel roman fut sa vie !* » sauf que l'on n'est pas dans le roman, mais dans la réalité d'un grand soldat, atypique à bien des égards. Il fut au rendez-vous de tous les combats pour la France : Seconde Guerre mondiale, Indochine et – surtout peut-être – l'Algérie Française, la terre de ses ancêtres. L'Algérie à qui il donna son fils, Philippe, tombé en opération à ses côtés.

Il paya le prix fort de ses engagements. Trente années de services exemplaire, trois blessures au feu, 15 citations (dont 10 à l'ordre de l'armée), commandeur de la Légion d'honneur. Dans la tradition de la Légion et des paras : honneur et fidélité.

Ouvrage de mémoire à avoir dans sa bibliothèque.

Debout les paras, n° 238, octobre-novembre-décembre 2016

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'existait pas, à ce jour, d'ouvrages racontant la vie – et quelle vie ! – du lieutenant-colonel Georges Masselot (1911-2002) qui fut pendant des années vice-président de l'Union Nationale des Parachutistes. Cette anomalie est aujourd'hui corrigée par Robert Saucourt, président de l'Association pour la mémoire de l'Empire français (dont le Lcl Masselot fut président d'honneur jusqu'à sa mort).

En parlant de Masselot, on a envie de dire : « Quel roman fut sa vie ! » Sauf que l'on n'est pas dans le roman, mais dans la réalité d'un grand soldat, atypique à bien des égards. Il fut au rendez-vous de tous les combats pour la France : Seconde guerre mondiale, Indochine et – surtout peut-être – l'Algérie française, la terre de ses ancêtres. L'Algérie à qui il donna son fils, Philippe, tombé en opération à ses côtés. Il paya le prix fort ses engagements. Trente années de service exemplaire, trois blessures au feu, 15 citations (dont 10 à l'ordre de l'armée), commandeur de la Légion d'honneur.

Dans la tradition de la Légion et des paras : Honneur et Fidélité.

La Charte, n° 5, septembre-octobre 2016

Robert Saucourt trace la biographie de lieutenant-colonel Georges Masselot, qui a combattu pour la France lors de la Seconde Guerre mondiale, en Indochine et en Algérie. L'auteur, président de l'Association pour la mémoire de l'Empire français (dont Masselot fut président d'honneur jusqu'à sa mort), rend hommage à l'un des officiers les plus marquants de l'armée française : trente années de service exemplaire, trois blessures au feu, 15 citations (dont 10 à l'ordre de l'armée), commandeur de la Légion d'honneur. La vie d'un homme qui disait de sa carrière : « (...) rien d'extraordinaire pour un officier qui aimait son métier et avait refusé de se déshonorer ».

Lecture et Tradition, n° 68, décembre 2016

« *Honneur à la Légion et aux paras. Fidélité à l'Algérie française* ». Ces deux courtes mentions figurent en exergue sur la couverture d'un livre de Robert Saucourt résumant ainsi les qualités marquantes du personnage dont il retrace l'itinéraire et la carrière : Lieutenant-colonel Georges Masselot. « La vie d'un officier pied-noir (dit Bernard Antony, dans la revue *Reconquête*), possédé du génie de la guerre, au long des trois conflits (Guerre mondiale, Indochine, Algérie), doté aussi d'un grand courage de réplique à certains chefs pas toujours à la hauteur de leur mission. Cela lui valut un avancement... plutôt retardé (...) Il fut un des plus grands parmi les grands des officiers de la Légion Etrangère et du 18, RCP ».

Mémoire Vive, n° 66, 2^e trimestre 2017

Robert Saucourt, né à Alger en 1943, retrace dans cet ouvrage le parcours d'un officier valeureux, le lieutenant-colonel Georges Masselot, Légionnaire et Parachutiste. Il a pu recueillir le récit de ses faits d'armes et de ses nombreux coups de gueule ! Les témoignages de ses intimes, notamment sa deuxième épouse Guite et de ses compagnons de combat, complètent cette biographie.

Georges Masselot (1911-2002), né à Maktar en Tunisie, est issu d'une famille pied-noire installée depuis 1850 à Bougie, capitale de la Petite Kabylie.

Cet officier s'inscrit dans la lignée des « guerriers » français à l'instar de Bertrand Du Guesclin.

L'une de ses nombreuses citations : « *Meneur d'hommes exceptionnel, chef de guerre de premier ordre, communiquant à tous une foi inébranlable et un remarquable esprit offensif a infligé de sévères défaites à l'ennemi...* » René Pleven, 24 mars 1953.

La biographie de Georges Masselot nous fait revivre toutes les campagnes menées pour la défense de la France et de l'Empire Français. Après Saint-Cyr, il demande une affectation à la Légion étrangère qu'il rejoint en 1936 au 1^{er} bataillon du 1^{er} Régiment Étranger d'Infanterie qui sera en opérations en Syrie puis au Liban... Il est de tous les combats : la bataille de France, où il est gravement atteint au poumon, puis les campagnes de Tunisie, de France, d'Allemagne. Il alterne ensuite les séjours entre l'Indochine, l'Algérie et le Maroc. En 1955, il commande en second le 2^e Régiment étranger de Parachutistes. Nommé lieutenant-colonel en février 1960, il troque son béret vert contre le béret rouge en prenant la tête du 18^e Régiment de chasseurs parachutistes.

A la suite du putsch d'Alger, il est emprisonné à Tulle et perd ses grades dans l'Armée et dans l'Ordre de la Légion d'honneur qui ne lui seront rendus que par la loi d'amnistie du 31 juillet 1968.

Honneur et Fidélité

Alain Monot

Revue de la Défense Nationale, n°

La célèbre phrase de François 1^{er} : « Tout est perdu fors l'Honneur » pourrait avoir été prononcée par Georges Masselot tant sa vie aura illustrée la belle devise de la Légion étrangère : « Honneur et Fidélité ».

Le jeune Pied-Noir de dix-neuf ans qui intègre Saint-Cyr en 1930 a déjà le fort caractère qui va s'exprimer tout au long de sa carrière. Depuis la raclée qu'il inflige en 1935 à un des énergumènes mosellans qui, dans un bar de Sarrebourg, insultent l'Armée française (ce qui lui vaut trente jours d'arrêts de forteresse) jusqu'au putsch d'Alger en 1961 (qui lui vaudra une condamnation à huit ans de détention criminelle), il sera en première ligne partout où l'honneur de la France et de son Armée sera en jeu. Et, à chaque fois, il en paiera le prix fort dans son corps, à l'hôpital, dans son cœur, avec la mort de son fils en opération, et dans son âme de Français, avec ses années dans les geôles de sa Patrie...

De 1939 à 1961, sans interruption, il sera au combat. Il rejoint la Légion étrangère en 1936 et est très grièvement blessé en janvier 1940, à Nanteuil-sur-Marne, dans les rangs du 12^e REI. C'est à l'hôpital qu'il apprend, en juillet 1940, le bombardement

de la Flotte à Mers El Kébir : de là date son antigaulisme.

Après sa convalescence, il rejoint l'Armée d'Afrique et le Régiment de marche de la Légion étrangère (RMLE) dans les rangs duquel il sera à nouveau blessé en mai 1943, en Tunisie. Après une année d'hospitalisation, il retrouve le RMLE en mai 1944 et s'y illustre au cours des durs combats de la libération des Vosges. Le capitaine Masselot est fait chevalier de la Légion d'Honneur à titre exceptionnel et décoré sur le front des troupes, en Allemagne, le 7 avril 1945, par le général de Gaulle dont l'accolade lui fera dire « qu'il y a à la guerre des épisodes insupportables... ».

La guerre terminée, le RMLE, devenu 3^e REI, ne rentre au Maroc que pour repartir en mars 1946 en Indochine. Masselot va donner toute sa mesure de chef et de soldat au cours de ce conflit. Breveté parachutiste en Algérie, en 1949, il va tout naturellement participer à la mise sur pied des Paras-Légion et prend la tête du 3^e BEP à l'été 1949. Désigné pour commander le 1^{er} BEP en 1950, l'anéantissement du bataillon à Coc Xa annulera cette mutation. Il rejoindra alors le 5^e REI pour son deuxième séjour en Indochine. Il s'illustre, avec son bataillon (I/5^e REI), dans la protection du repli d'Hoa-Binh, en février 1952, et, toujours à titre exceptionnel, est fait officier de la Légion d'Honneur. En juillet 1953, il rentre en Afrique du Nord comme second du 3^e BEP et on lui propose à nouveau de commander le 1^{er} BEP qui, hélas, est engagé peu après, en novembre, dans la bataille de Diên-Biên-Phu ce qui, de ce fait, prolonge son chef de corps, le commandant Guiraud. En février 1954, le 3^e BEP est désigné pour sauter sur DBP et Masselot est désigné pour le commander. En raison de problèmes d'effectifs, le Bataillon n'embarque pour l'Indochine qu'à la fin avril et n'arrivera qu'après la chute du camp retranché. Le 3^e BEP fusionne alors avec le reliquat du 2^e BEP et en reprend le numéro, le fanion et les traditions. Masselot crée le camp Raffali à Saïgon et y installe le Bataillon. Le 13 juillet 1955, le fanion reçoit la fourragère de la Légion d'Honneur : « Une épaulette ornée de la fourragère rouge ne peut plus fléchir », dit-il dans son Ordre du jour.

Le 18 novembre 1955, le 2^e BEP rentre en Algérie et devient 2^e REP. Le chef de bataillon Masselot est chef de corps à titre provisoire et va devenir second car c'est un colonel, de Vismes en l'occurrence, qui doit commander un régiment. C'est le colonel Lefort qui lui succédera en avril 1958. Les rapports seront très tendus entre Masselot et lui, celui-là reprochant à celui-ci de n'avoir été ni légionnaire ni parachutiste en Indochine. En juin suivant, c'est la mutation hors Légion comme adjoint opérationnel du commandant du secteur de Djelfa. Il va s'y distinguer en éliminant Amirouche, le chef de la Willaya 3 et Si Haouès, celui de la willaya 6. Les ayant localisés, en avril 1959, avec leurs hommes, il envoie le 6^e RPIMa et pour éviter les intrigues élyséennes donne l'ordre de ramener le corps d'Amirouche : « J'ai bien dit le corps ! ». L'opération est un énorme succès et, le 7 juillet suivant, toujours à titre exceptionnel, le commandant Masselot est fait commandeur de la Légion d'Honneur. Le 1^{er} octobre, il est nommé lieutenant-colonel et le 2 février 1960, il prend le commandement du 18^e Régiment de chasseurs parachutistes (RCP). Des appelés et un béret rouge pour un homme qui avait toujours porté le béret vert et commandé des professionnels ! En quelques mois, il va en faire une des meilleures unités de la 25^e Division parachutiste qui gagnera le surnom de 3^e REP ! Les opérations et les succès s'enchaînent ; hélas, son fils Philippe, dix-huit ans, est tué par erreur, en juin 1960, au cours de l'une d'elles. C'est une terrible épreuve qui l'affecte profondément, même s'il n'y paraît pas. Cependant, des inquiétudes se font jour après les déclarations de De Gaulle sur l'avenir de l'Algérie mais, en visite à

Telergma, Michel Debré, alors Premier ministre, déclare au général Crépin : « Vous pouvez donner à tous vos subordonnés l'assurance que la France restera... ».

Le 11 avril 1961, le général de Gaulle déclare que « l'Algérie coûte plus cher qu'elle ne rapporte ». Les jours suivants, en liaison avec les généraux Challe et Jouhaud, c'est la préparation du putsch avec les patrons des 1^{er} REC, 2^e REP et 14^e RCP. Le récit de ces journées et de celles de la Révolte militaire d'Alger est passionnant et l'on apprend beaucoup sur la loyauté des uns et l'opportunisme des autres. On les vit à l'intérieur du 18^e RCP et, après l'échec, à travers son chef qui, fidèle à sa conception de l'Honneur, prendra toutes les responsabilités sur lui. Il « accepte d'être fusillé » mais demande que son régiment ne soit pas dissous. Il ne sera pas écouté et, le 30 avril 1961, c'est la dissolution. Sa consolation : son « drapeau ne subira pas la souillure du honteux abandon de l'Algérie Française ».

Transféré en Métropole avec ses officiers, il est incarcéré à la Santé et comparait devant le Haut-Tribunal militaire le 28 juin. Il déclare alors : « [...] Je fus amené, personnellement, à prendre l'engagement d'honneur que l'Armée française resterait [...] parce que la France l'avait promis... et le drame [c'est que] la lettre de la discipline aurait exigé un reniement de ces engagements alors qu'il n'y a qu'un honneur et qu'une parole d'honneur est la seule chose qui ne puisse se donner à titre temporaire... ». Il sera condamné à huit ans de détention criminelle. Son épouse lui apportera un petit morceau du drapeau de 18, qu'elle a découpé clandestinement à Vincennes : il ne le quittera plus et sera enterré avec. De la Santé, il sera transféré à Clairvaux où il accrochera à la porte de sa cellule la pancarte suivante « À moi Auvergne ! L'ennemi n'est pas loin : 10 km environ dans le Nord-Est », allusion non déguisée à la situation de Colombey-les-deux-Églises... [À moi Auvergne ! est le cri de guerre du 18^e RCP, héritier des traditions du Royal Auvergne]. Il finira son incarcération à Tulle où il retrouvera les principaux acteurs du putsch.

Le 13 juillet 1965, après cinquante et un mois de détention, le 2^e classe Masselot (déchu de son grade, ses décorations et droits civiques) bénéficie d'une grâce amnistiante. En juillet 1968, c'est l'amnistie totale et, en 1984, c'est la réintégration dans son grade avec ses décorations. Après onze ans dans l'Immobilier, il prend sa retraite et sera président d'honneur de l'Association pour la mémoire de l'Empire français. Il meurt le 1^{er} juin 2002 à Pau.

On n'en finirait pas de citer les anecdotes pleines de vie qui émaillent ce livre. Depuis le pittoresque enterrement de l'adjudant Weidling au Sénégal jusqu'au séjour à Tulle, en passant par les décorations du prince Sihanouk, les coups de gueule, les réparties cinglantes, les décisions audacieuses, le mépris du danger et du respect humain, mille petits faits viennent éclairer la biographie de Georges Masselot, magnifique soldat au caractère et à l'humour affirmés. Tout cela pour le plus grand bonheur du lecteur qui découvrira, servis par une plume alerte et de qualité, les dessous de l'Histoire militaire française de 1930 à 1961.

Il faut remercier Robert Saucourt d'avoir tiré de l'oubli cette belle figure d'officier en nous livrant un récit passionnant, qui se dévore plus qu'il ne se lit, tant on est pris par le rythme effréné de la vie de ce personnage haut en couleur qui jamais ne s'écarta du chemin de l'Honneur. Le lieutenant-colonel Masselot totalisait trente années de service, trois blessures au feu, quinze citations, dont dix à l'ordre de l'Armée, et était commandeur de la Légion d'Honneur.

Colonel (er) Pierre Brière

C'est l'histoire d'un bambin éveillé que l'âge de raison transforme en sale gosse insupportable avant que la mue de l'adolescence ne l'engonce dans la peau d'une tête de lard particulièrement rebelle. Faut-il encore préciser qu'il est pied-noir mais tôt scolarisé en métropole, ce qui n'arrange rien. Bref, l'avenir du jeune Masselot s'annonce pour le moins difficile.

Heureusement Dame Légion, patronne des causes perdues au même titre que sa consœur Rita de Cascia, va l'accueillir pour en faire un officier aussi vaillant que bouillant.

Vaillant, au point de barouder inlassablement à travers le monde, de subir trois blessures au feu, d'être l'objet de 15 citations (dont 10 à l'ordre de l'armée) avant d'être élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Bouillant, car en bon légionnaire, il ne saurait transiger avec l'honneur et la fidélité. À ce titre il n'hésite pas à « moucher » quelques officiers supérieurs, trop pusillanimes à ses yeux. Ainsi traite-t-il l'un d'eux de « *cornichon à croix de Lorraine* ». Il affectionne l'usage de sobriquets pour le moins acidulés. Ainsi, par exemple, évoque-t-il le très gaulliste amiral Thierry d'Argenlieu, sous les appellations non contrôlées de « *Tient lieu d'argenterie* » ou de « *Carme naval* ». Aurait-il déjà quelque prévention contre l'homme du 18 juin ? Rien ne résiste à son ironie mordante. On découvre grâce à lui l'existence de curieux régiments, ces « unités de porcelaine » qui craignent le feu mais supportent la décoration.

Cette addiction à « se payer » ses supérieurs lui vaut d'établir un curieux record de longévité dans le grade de capitaine : dix ans, six mois et trois jours. C'est ce qui permet à l'un de ses chefs de corps d'affirmer : « *Quant à sa promotion au grade supérieur, je sais que Masselot s'en moque. Il resterait bien capitaine à vie pourvu qu'on lui donne des missions et des commandements intéressants...* »

Pareille caboche ne peut que se révolter lorsque sont mis en cause l'honneur et la fidélité à la parole donnée. Banni de la Légion, il participe néanmoins au putsch d'avril 1962, à la tête du 18e RCP composé en majorité d'appelés. C'est à ce titre que, associé au lieutenant-colonel Lecomte patron du 14e RCP, il est condamné le 28 juin suivant, à huit années de détention criminelle à l'issue d'un PVG (procès à grande vitesse) qui n'aura duré que 4 heures et 50 minutes.

Vous souhaitez tout connaître de ce Bougiote qui avait la bougeotte. De Sarrebourg à Homs, de Baalbek à Saint-Louis du Sénégal, de Fès à Stuttgart, de Hoa-Binh à Tébessa, du cachot des punis du collège de la Seyne à une cellule de la prison de Tulle, vous suivrez, à la lumière de la lampe Saucourt, la trace de cet officier irascible qui ne supportait pas qu'on offensât la Mère Patrie.

J.-P. B.
